

« **Éloge écopolitique de la distraction à l'âge de l'effondrisme** », in Paul Sztulman et Dork Zabunyan (dir.), *Politiques de la distraction*, Dijon, Presses du réel/ArTeC, 2021

Yves Citton

Éloge écopolitique de la distraction à l'âge de l'effondrisme

La « crise de l'attention »

La surabondance de discours déplorant un manque d'attention suspecté de prendre des proportions pathologiques s'identifie souvent à une litanie réactionnaire. Cette litanie pêche généralement par au moins quatre formes de simplification. D'une part, elle se conjugue sous le mode d'une crise sans précédent, véritable mal du (nouveau) siècle (*amnésisme*). D'autre part – et ceci explique sans doute cela – elle fait porter la plupart de ses accusations sur les appareils de médialité numérique (écrans d'ordinateurs, tablettes, smart phones) qui nous distraient de notre environnement immédiat pour nous rendre accros à des jeux fictionnels ou à des socialités lointaines (*technologisme*). Troisièmement, cette litanie articule généralement les problèmes en termes strictement individualistes, blâmant « les jeunes » pour leur addiction aux réseaux sociaux ou aux jeux en ligne, quand elle ne les innocent pas sous couvert d'un Trouble de Déficit Attentionnel et/ou d'Hyperactivité (TDAH), traité par voie médicamenteuse (*individualisme*). Enfin, cette litanie repose sur une opposition simpliste entre une attention érigée en Bien absolu et une distraction assimilée à un Mal irrémédiable (*manichéisme*).

Il importe de prendre un recul critique face à de tels discours – bien intentionnés, et exprimant un malaise dont les causes sont bien réelles, mais néanmoins leurrants¹ – en prenant leur contrepied sur chacun de ces quatre points. Comme l'a bien montré Jonathan Crary, il y a plus d'un siècle que notre faculté d'attention est régulièrement dénoncée comme étant au bord de l'effondrement : c'est tout le capitalisme industriel qui induit depuis les années 1880 une « crise permanente de l'attention »². Quoique les symptômes de cette crise permanente se déclinent toujours différemment selon les innovations de médialité qui caractérisent chaque époque (presse périodique, télégraphe, radio-TV, ordinateurs en réseaux, smartphones), nous sommes bien davantage mis sous pression par nos rapports de production, par nos dynamiques économiques, par nos régimes de propriété et de répartition des revenus, que par les objets technologiques eux-mêmes. Même si chacune de nous perçoit ces pressions et les souffrances qu'elles induisent à sa petite échelle individuelle, ce sont avant tout des logiques collectives et environnementales qui sur-sollicitent nos attentions – et c'est d'abord au niveau de ces dynamiques transindividuelles qu'il convient de leur trouver des solutions.

Enfin – et c'est le mérite de l'ouvrage qu'on tient en main que d'en faire l'affirmation, et d'en décliner les enjeux – le manichéisme implicite aux discours les plus couramment tenus sur « la crise de l'attention » repose sur une simplification à la fois évidente et trompeuse. Oui, bien sûr, il est généralement mieux de se concentrer sur ce que l'on fait (si l'on entend bien le faire), et, oui encore, une distraction peut avoir des conséquences dramatiques, par exemple si l'on conduit une voiture ou si l'on surveille le bon fonctionnement d'une centrale

¹ Pour une admirable synthèse sur ces questions, voir l'admirable travail d'Enrico Campo, *Essere qui, essere altrove. L'attenzione e la sua crisi*, thèse de doctorat, Université de Pise, 2018.

² Jonathan Crary, *Suspensions of Perception*, Cambridge, MA: MIT Press, 1999.

nucléaire. Mais non, la concentration n'est pas toujours une bonne chose – on trouvera par exemple salutaire de se laisser distraire par une discrète odeur de fumée, qui nous poussera à fuir un début d'incendie avant que les flammes ne nous encerclent irrémédiablement.

L'attention environnementale

Distraction et attention ne s'opposent en réalité que de façon trompeuse. Les plaintes sur notre époque distraite³ ou les méthodes d'entraînement proposées pour stabiliser notre attention ou celle de nos enfants⁴ ont sans doute leur raison d'être et leur efficacité. Elles reposent toutefois sur une première réduction – fréquente en psychologie – qui assimile toute attention au fait d'être intentionnellement concentré sur une tâche unique. Une certaine « économie » psychique conçoit en effet l'attention comme une ressource mentale rare, dont la quantité est limitée pour chaque individu et dont il s'agit d'allouer au mieux la distribution. Les études les plus connues dans ce domaine mesurent les limites de nos capacités de concentration et de focalisation sur une tâche assez exigeante pour monopoliser à elle seule l'intégralité de nos ressources disponibles (comme réaliser une opération mathématique compliquée)⁵.

C'est de cette vision « concentrationniste » de l'attention que nous aide à nous émanciper Walter Benjamin dans son fameux essai sur « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique »⁶. En contrastant les arts « optiques » (comme la peinture) aux arts « tactiles » (comme l'architecture), il évoque sur le registre de la distraction une attention d'arrière-fond que nous portons aux lieux dans lesquels nous évoluons. Notre imaginaire de l'art envisage un spectateur concentré (*sammelnd*) sur l'œuvre qu'il est en train de contempler : on dit qu'il « se plonge dans » cette œuvre, qu'il « est absorbé » en elle (*versenkt sich darin*). Au contraire, la masse distraite (*die zerstreute Masse*) qui habite une ville ou un bâtiment, ou qui voit un film à grand spectacle, « absorbe en elle » cette ville, ce bâtiment ou ce film : l'habitant distrait « plonge en lui » (*versenkt in sich*) l'environnement artificiel composé par l'urbaniste, l'architecte ou le cinéaste (312).

On ne s'étonne pas suffisamment du fait que nous ne nous cognions pas plus fréquemment le nez contre un pilier, contre une porte fermée ou contre un passant venant en sens inverse. Même si nos pensées sont absorbées dans des préoccupations ou des rêveries très éloignées du lieu où se déplace notre corps, nous sommes bel et bien attentifs – de façon automatique, diffuse, non-volontaire, non-consciente, non-focalisée – aux propriétés de l'environnement perçu autour de nous. La marche d'un passant au sein d'une foule ou la simple traversée d'un espace domestique illustrent le paradoxe d'une attention architecturale – environnementale – qui « est attentive » aux obstacles et aux affordances d'un lieu, sans pour autant mobiliser intentionnellement des ressources mentales pour les concentrer sur une tâche à laquelle il faille « faire attention ». Faut-il dire de cette attention d'arrière-fond, environnementale et diffuse, qu'elle relève de « la distraction » ? Oui, si l'on réduit le domaine de l'attention au seul périmètre de la focalisation mentale (généralement imaginée selon un paradigme visuel). Non, dès lors qu'on adopte une conception plus large (incluant l'audition ou l'olfaction), qui commence par se méfier de tout discours conjuguant

³ Maggie Jackson, *Distracted. The Erosion of Attention and the Coming Dark Age*, New York, Prometheus, 2009.

⁴ Éline Snel, *Calme et attentif comme une grenouille*, Paris, Les Arènes, 2010.

⁵ Daniel Kahneman, *Attention and Effort*, Prentice Hall, Englewood Cliff, 1973.

⁶ Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (1939) in *Œuvres*, Gallimard, « Folio », 2000, tome III, p. 269-316. Je me permettrai de modifier ponctuellement la traduction, en y renvoyant toutefois par le numéro de page entre parenthèses.

« l'attention » au singulier. Il y a *des* types et *des* régimes d'attention très divers, dont la concentration intentionnellement focalisée n'est qu'une modalité particulière.

Les vertus et les enjeux de l'attention architecturale (ou environnementale) sont finement suggérés dans le paragraphe 15 du texte de Walter Benjamin. Il y relève que « les bâtiments peuvent être reçus [*rezipiert*] de deux manières : par l'emploi [*Gebrauch*] ou par la perception [*Wahrnehmung*]. Ou pour mieux dire : de façon tactile ou de façon optique ». Après avoir remarqué qu'il n'y a pas vraiment de correspondant tactile à la contemplation optique, Benjamin précise que « la réception tactile ne s'accomplit pas tant par la voie de l'attention [*Aufmerksamkeit*] que par celle de l'habitude [*Gewohnheit*] ». Ce mode de « réception développé à l'égard de l'architecture » – qui relève moins d'une « attention concentrée » [*gespannte Aufmerken*] que d'une « perception fugace, incidente et tangente » [*beiläufige Bemerken*] – est appelé à jouer un rôle crucial « lors de certains tournants de l'histoire » [*geschichtliche Wendezeiten*], au cours desquels

les tâches [*Aufgabe*] auxquelles doit faire face l'appareil perceptif humain [*menschliche Wahrnehmungsapparat*] ne sauraient être accomplies par les seules voies de l'optique, c'est-à-dire de la contemplation. Ces tâches ne peuvent être peu à peu maîtrisées que sous la direction de la réception tactile, à savoir par l'habitude [*Gewöhnung*].

Or la personne distraite peut elle aussi développer des habitudes. Mieux encore : c'est seulement par notre capacité à maîtriser certaines tâches de façon distraite que nous nous prouvons qu'elles nous sont devenues habituelles. Au moyen de la distraction qu'il est à même de nous offrir, l'art établit à notre insu le degré auquel l'aperception [*die Apperzeption*] est capable de répondre à des tâches nouvelles. Et comme, au demeurant, l'individu est tenté de se dérober à ces tâches, l'art s'attaquera à celles qui sont plus difficiles et les plus importantes, toutes les fois qu'il pourra mobiliser les masses. (312-313)

On sait que Benjamin voit dans le cinéma la forme d'art la plus emblématique de cette « réception en état de distraction » [*die Rezeption in der Zerstreung*]. À travers l'exemple du cinéma, on comprend toutefois qu'il s'agit ici d'un phénomène bien plus large et bien plus fondamental : cette réception distraite, appuyée sur l'habitude plus que sur la contemplation, est « le symptôme de mutations extrêmement profondes de l'aperception [*tiefgreifenden Veränderungen der Apperzeption*] ». Ce sont ces mutations fondamentales auxquelles nous aveuglent les discours dominants sur la « crise » d'une attention envisagée dans sa seule dimension concentrationniste.

Les vertus de la distraction

C'est bien pour nous donner un peu de recul face à ce manichéisme concentrationniste que Paul Sztulman et Dork Zabunyan nous invitent depuis quelques années à prendre la mesure *politique* des références faites à la distraction. À une époque où celle-ci est le plus souvent traitée – médiatiquement et médicalement – sur le mode du *déficit*⁷, il est devenu urgent d'en faire l'éloge et de clamer ses multiples vertus, que l'on déclinera ici sommairement en termes d'éthique, de politique, d'écologie et d'esthétique.

Le manichéisme sous-jacent à toute opposition exclusive entre attention et distraction repose en réalité sur un problème plus général. Toute accusation ou toute lamentation sur les méfaits de la distraction présuppose un jugement de valeur relatif à l'*importance* de ce vers quoi se dirige l'attention des subjectivités impliquées dans la situation. Comme le rappelle

⁷ Sur les processus de médicalisation du déficit attentionnel (TDAH), voir Alan Schwarz, *ADHD Nation, The Disorder, the Drug, the Inside Story*, London, Little Brown, 2016 & Luciana Caiman, Yves Citton & Maria Renata Prado (éd.), *L'attention médicamentée. La Ritaline à l'école*, à paraître.

bien Paul North, être distrait ne saurait signifier qu'on n'est attentif à rien du tout⁸. Être (considéré comme) distrait, c'est toujours être attentif, mais à *autre chose* que ce qui est (considéré comme) important au sein de la situation envisagée. L'élève distrait en classe ne souffre pas d'une absence ou d'une paralysie de son attention ; il la consacre à autre chose qu'à écouter ce que lui dit, ou ce que souhaite lui faire faire, la personne chargée de l'éduquer. Il n'y a donc de distinction entre être attentif ou être distrait que du point de vue d'un certain système de priorités, donc d'une certaine éthique. Le moment de la prière pourra être considéré comme une distraction pour l'homme d'affaires sur le point de conclure un contrat, tandis que les soucis de comptabilité pourront être vécus comme relevant du divertissement par l'exalté religieux. On pourra donc trouver une *vertu éthique* à (ce que d'autres caractériseront comme de) la distraction, dès lors que s'y affirment des valeurs dont l'importance relative est socialement contestée.

On comprend facilement en quoi cette dimension éthique touche rapidement à des questions politiques. Être (considéré comme) distrait, c'est généralement être attentif à autre chose que ce à quoi *l'autorité en place* souhaite nous rendre attentifs. Nous localisons souvent le « pouvoir » dans une capacité de contrainte s'exerçant contre nos volontés individuelles. Mais on a appris à repérer, au moins depuis les travaux de Michel Foucault, des formes de pouvoir qui n'ont pas besoin de recourir à la contrainte, à la menace ou à la violence ouverte, parce qu'elles s'exercent au niveau de la constitution même de nos désirs. Préalablement à tout questionnement éthique comme à tout débat politique, il convient de repérer des dynamiques de structuration de nos attentions, qui distribuent a priori l'importance relative que prendra telle ou telle information donnée à ce que Walter Benjamin nommait notre « aperception », et que Jacques Rancière a puissamment décrit en termes de « partage du sensible »⁹. On imagine sans peine comment, au sein de certains dispositifs d'endoctrinement, la distraction puisse revêtir le caractère d'une *vertu politique* de la plus haute importance – même si discriminer ce qui relève de « l'endoctrinement » de ce qui relève de « l'éducation » est aussi problématique qu'envisager un consensus sur ce qui serait « véritablement important » pour nous tous et toutes.

S'il est pourtant un domaine susceptible de revendiquer un tel consensus davantage que d'autres, on pourrait raisonnablement le chercher du côté des menaces écologiques globales qui mettent aujourd'hui en péril les formes de vie développées par les sociétés humaines d'un bout à l'autre de la planète Terre. On peut s'attendre à ce que l'immense majorité des humains considèrent comme prioritaire d'éviter un effondrement de biodiversité, dont une étude récente annonce qu'« à moins de transformer nos façons de produire de la nourriture, les insectes dans leur ensemble seront condamnés à l'extinction à l'horizon des quelques décennies à venir¹⁰ », avec les conséquences que l'on peut imaginer sur la vie des autres espèces, à commencer par l'absence de pollinisation.

Or force est de constater que, jusqu'à ce jour, les questions écologiques sont majoritairement considérées comme de désagréables distractions par rapport à la priorité politique qui obnubile l'attention de nos dirigeants, celle de la « croissance économique ». À la lumière de cette *vertu écologique* de la distraction, il faut requalifier notre « crise de l'attention » non pas comme relevant d'un déficit pathologique, mais bien au contraire d'un *excès* tragique d'attention, absurdement concentrée sur un indicateur leurrant.

En-deçà même de ces différentes vertus éthique, politique ou écologique de la distraction, il convient d'identifier une dimension fondamentale de la posture distraite, qui relève de l'esthétique au sens (étymologique : *aisthesis*) où celle-ci est d'abord une affaire de

⁸ Paul North, *The Problem of Distraction*, Palo Alto, Stanford University Press, 2011.

⁹ Jacques Rancière, *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique, 2000.

¹⁰ Francisco Sánchez-Bayo Kris A.G. Wyckhuys « Worldwide decline of the entomofauna: A review of its drivers », *Biological Conservation*, n° 232, février 2019, p. 22.

sensibilité et de sensibilisation. L'attention nous « tend vers » (*ad-tendere*) un phénomène dont nous avons des raisons (bonnes ou mauvaises) de penser qu'il importe pour nous. La distraction nous « tire loin de » (*dis-trahere*) ce phénomène pour développer notre sensibilisation à d'autres phénomènes étrangers au premier. Ce détournement de la sensibilité, central dans l'expérience esthétique, peut être envisagé du point de vue de l'artiste, lorsqu'on caractérise son travail comme une extension des usages d'une certaine technique, extension permettant d'étendre les potentiels de cette technique au-delà des attendus idéologiques ou commerciaux qui en limitent les puissances¹¹. Ce déport de la sensibilité peut être envisagé du point de vue du lecteur-auditeur-spectateur, lorsqu'on caractérise son attention par une suspension ou un retard des catégorisations à travers lesquelles il appréhende spontanément les données sensorielles : regarder une image pour en faire l'objet d'une expérience esthétique, c'est se distraire de l'habitude qui nous y fait identifier un certain contenu représentationnel (un arbre, un visage, une crucifixion), afin de dé-porter notre attention sur des détails, des propriétés incidentes, des caractéristiques formelles propres à remettre en question les catégories à travers lesquelles nous identifions ce qu'est un arbre, un visage, une crucifixion, une image, une forme, une couleur, un détail¹². La *vertu esthétique* de telles expériences de distraction sensorielle consiste à frayer les voies de concentrations alternatives, qui nous permettront d'enrichir progressivement l'empan et la granularité de nos dispositions perceptives (le *menschliche Wahrnehmungsapparat* que Benjamin met à l'horizon de son analyse).

Résumons. En contrepied des discours hégémoniques tenus sur « la crise de l'attention », les paragraphes précédents ont tenté de faire émerger certaines vertus attribuables à d'autres formes d'attention, que risque d'étouffer le paradigme concentrationniste. On a ainsi vu comment la distraction éthique peut témoigner de systèmes de valeurs non-standard, comment la distraction politique peut questionner les distributions d'autorité, comment la distraction écologique peut s'avérer salvatrice en humanisant des odeurs de souffre plutôt qu'en calculant des anticipations de profit, et comment la distraction esthétique peut prendre la forme d'une concentration alternative étendant nos potentiels de sensibilité.

On a surtout vu, à la lecture de Walter Benjamin, que l'attitude distraite pouvait être aussi bien un atout qu'une déficience, dans la mesure où on la reconsidère dans la perspective de dynamiques d'habitation (*Gewöhnung*), lesquelles se déclinent sous au moins trois aspects. D'une part, les phénomènes d'apprentissage (parler une langue étrangère, jouer d'un instrument) consistent à faire passer au statut d'habitude aisément exécutée des gestes qui requéraient initialement une concentration mentale énergivore : la distraction apparaît ici comme le luxe du virtuose qui peut se préoccuper de nuances de phrasés au lieu d'être absorbé par la peur de la fausse note. D'autre part, en conséquence de ce premier point, c'est grâce à cette forme très particulière de distraction qu'est l'attention diffuse environnementale que nous parvenons à habiter nos lieux de vie (sans tomber dans les escaliers ni nous ensanglanter le nez à chaque passage de porte). Enfin, les analyses de Benjamin nous aident à comprendre le lien intime que nos langues manifestent par la proximité entre les vocabulaires de l'*habitude* (*Gewohnheit*) et de l'*habitation* (*Wohnung*). Bien davantage que par notre attention concentrée, c'est par nos habitudes distraites que nous habitons de façon soutenable les milieux qui accueillent nos existences. C'est aux implications politiques des rapports entre distraction et habit(u)ation que seront consacrées les dernières sections de mon propos.

¹¹ Sur ces questions, voir les publications de Pierre-Damien Huyghe, par exemple *Contretemps*, Paris, B42, 2017.

¹² Jean-Marie Schaeffer, *L'expérience esthétique*, Paris, Gallimard, 2015 ; Nathalie Depraz, *Attention et vigilance*, Paris, PUF, 2014.

L'attention plantationocène

La critique du divertissement vient de loin. De Blaise Pascal à Neil Postman¹³, en passant par l'analyse critique des industries culturelles inspirées de l'École de Francfort, il ne manque pas de bonnes raisons pour dénoncer le détournement politique dont font l'objet nos attentions individuelles et collectives. Sans aucunement vouloir discréditer de telles critiques, il importe de les resituer dans le contexte large d'une modernisation industrialiste dont Jonathan Crary a raison de pointer un moment de coagulation essentiel autour de 1880, mais que l'on gagnerait à faire remonter beaucoup plus loin – jusqu'au développement du modèle de la plantation coloniale au XVIII^e siècle. Le concentrationnisme attentionnel a certes partie liée avec la discipline imposée simultanément aux ouvriers d'usine rivaux à leur poste sur la chaîne de montage et aux écoliers envoyés en masse dans les nouvelles écoles de la République. Mais la monofocalisation attentionnelle mérite d'être comprise comme l'équivalent mental de la monoculture expérimentée et développée dans le cadre de la plantation esclavagiste.

Là où avaient poussé des milieux de vie diversifiés et enchevêtrés, aux dynamiques dispersives, des conquérants ont substitué des plantations concentrées sur le profit capitaliste. La colonisation des peuples et des terres a généré une agriculture à la fois industrialisée (fondée sur des économies d'échelle conçues d'emblée aux dimensions planétaires, standardisée par l'indifférenciation de la main d'œuvre esclavagiste, puis automatisée), centrée sur la production d'une seule espèce vivante (à l'exclusion de toute autre) et conçue sur le mode extractiviste (consistant à exploiter pour son profit les ressources disponibles sur un territoire, sans se soucier ni de leur reproduction ni des externalités négatives entraînées par leur exploitation). C'est sans doute le terme de *plantationocène* qui rend compte de notre époque historique, mieux que ceux d'« anthropocène » (tous les humains n'y sont pas concernés au même titre) ou de « capitalocène » (l'Union soviétique a été extractiviste sans être capitaliste).

Le stade néolibéral du capitalisme financier ne fait aujourd'hui qu'étendre aux attentions humaines le mode d'exploitation extractiviste développé jusque-là pour l'arraisonement des ressources environnementales et des gestes corporels. Les appareils et les multinationales que les lamentations ambiantes identifient comme les agents principaux de notre distraction pathologique (Google, Amazon, Facebook, Apple, Baidu) se caractérisent essentiellement par leurs capacités à exploiter nos attentions à des fins de profit financier, en les considérant comme une ressource à extraire sans se soucier ni de son renouvellement, ni des effets induits par le mode d'extraction opéré. Le risque est grand – déjà bien analysé par des penseurs comme Vilém Flusser ou Édouard Glissant – que nos milieux culturels diversifiés et enchevêtrés se trouvent progressivement colonisés par des phénomènes de standardisation, de monoculture et d'exploitation épuisant les ressources mêmes dont on tire profit.

À l'âge de la gouvernementalité algorithmique, l'attention plantationocène nous menace bien davantage par ses dynamiques concentrationnaires que par ses distractions. L'hégémonie désormais mondiale du capitalisme financier relève en effet de la monomanie : elle tend à aligner toutes nos attentions – à travers leurs innombrables différences culturelles, sociales, individuelles – sur une monofocalisation obnubilée par le seul indicateur du profit actionnarial. Quoi que nous fassions, et même si la dynamique propre du capitalisme pousse à la diversification, voire à la singularisation, par certains de ses aspects¹⁴, c'est le taux de capitalisation ou de profit actionnarial qui est en position d'assigner une forme de « méta-

¹³ Neil Postman, *Se distraire à en mourir* (1985), Paris, Fayard, « Pluriel », 2011.

¹⁴ C'est ce que montre bien le livre de Luc Boltanski & Arnaud Esquerre, *Enrichissement*, Paris, Gallimard, 2017.

valeur » déterminant la valuation de tous nos gestes. Loin de nous distraire ou de nous tirer les unes loin des autres, la finance opère comme une force *intégrative*, en poussant chacune et chacun à se focaliser sur la tâche génératrice de profit maximal et en distribuant ces assignations de tâches selon la logique optimisatrice unique de la compétitivité financière. C'est bien la logique de la plantation qui colonise désormais nos gestes mentaux et relationnels, après avoir colonisé nos prairies, nos forêts et nos ateliers de travail manuel.

La distraction effondriste

Comment résister à cette colonisation de nos attentions ? Dans un régime où ce qui est mis en circulation pour attirer nos attentions – avec des mobilisations de ressources sans précédent – est majoritairement alimenté en fonction des perspectives de profits qui peuvent en être escomptées, comment se soustraire à la pression gravitationnelle d'un capitalisme financier dont l'emballage écocide et égocide paraît de plus en plus clairement avéré ?

J'aimerais interpréter l'engouement que connaît la France depuis l'été 2018 pour la notion d'effondrement comme un geste de *décolonisation attentionnelle* : un geste de distraction radicale au sein d'un régime dont l'intégration concentrationnaire et totalitaire – bien plus que la dispersion pathologique – est devenu le problème principal. Envisager sérieusement (voire pratiquement, pour autant que cela soit possible) l'effondrement des infrastructures qui assurent actuellement la satisfaction de nos besoins vitaux comme de nos goûts de luxe pourrait bien ouvrir un horizon intellectuel au sein duquel les problématiques de la distraction et de l'attention se renversent de façon particulièrement déroutante.

Des catégories proposées par Albert Hirschmann pour caractériser les attitudes possibles face à un régime oppressif, les deux principales voies de résistance traditionnellement offertes aux opposants ont été considérablement discréditées durant les dernières décennies du XX^e siècle. Aussi bien la lutte frontale que la protestation (*voice*) se sont avérées soit impuissantes à endiguer les méfaits du néolibéralisme, soit cooptées pour renforcer un système habile à instrumentaliser les résistances qui, en le remettant en question, l'aident à s'adapter à des exigences nouvelles. Seule la modalité de la fuite (*exit*) semble en mesure de sérieusement menacer un appareil de capture qui se nourrit aussi bien (quoique différemment) de l'adhésion que du rejet qu'il suscite.

Les enseignements de l'économie de l'attention sont assez clairs sur ce point : depuis May West clamant qu'il n'y a pas de mauvaise publicité, jusqu'à Donald Trump profitant des sarcasmes des médias bien-pensants pour bénéficier d'une exposition publique sans précédent et parfaitement gratuite, il est devenu évident qu'on fait le jeu de son adversaire en lui faisant la faveur de le critiquer ou de le dénoncer. Le pire traitement qu'on puisse infliger à son pire ennemi est de n'en pas parler. La lutte et la protestation concentrent notre attention sur lui : elles font son jeu et attisent sa flamme, en enfermant nos propos et nos actions dans une (op)position qui reste indexée sur *ses* propos et *ses* actions. La fuite – la distraction – est le meilleur moyen d'interrompre l'incendie, en arrêtant d'alimenter un feu qui vit de l'attention qu'on lui porte.

Les centaines de milliers de lycéens qui se mobilisent pour des grèves de cours et pour des manifestations de rue afin de réveiller les décideurs de leur somnolence complaisante ont pour but de mettre (enfin) les problèmes climatiques et écologiques au cœur de nos attentions et de nos politiques publiques. Ils « font de la politique », selon les modalités identifiées comme relevant de l'agir politique depuis plusieurs décennies. Ils ont, bien entendu, parfaitement raison d'accuser nos obsessions comptables étroitement economicistes (la dette publique, la crainte de fermetures d'usines et de baisse de la croissance) de nous « distraire » de problèmes autrement plus importants. Il est impossible de ne pas être pleinement de leur côté dans les batailles qui s'annoncent et dans les revendications qu'ils y formulent. Notre

avenir commun dépend de l'attention que nos sociétés – à commencer par les décideurs que nous élisons comme par ceux que nous n'élisons pas – sauront porter à ces revendications.

Différents aspects de la vague effondriste (plurielle et hétérogène) qui commence à déferler sur la France appellent toutefois à recadrer la façon dont nous envisageons ce mouvement lycéen, ainsi que le mode d'agir politique qu'il emblématise. Devant ce qui relève de plus en plus évidemment d'une « urgence » écologique, la *politique-as-usual* comme le *business-as-usual* peuvent raisonnablement être accusés de relever eux-mêmes d'une sorte de diversion et de divertissement. Le XIX^e siècle a vu les religions se faire accuser d'être des « opiums du peuple ». Au XXI^e siècle, ce pourrait bien être la politique elle-même qui se voit taxée de « dopamine des multitudes » (plutôt que de sérotonine). Défiler dans la rue, chanter des slogans, signer des pétitions, publier des déclarations, passer à la TV, accumuler les *likes*, récolter les retweets – bref : capter l'attention publique – tout cela libère sans doute de jouissives doses de dopamine au niveau de l'aire tegmentale ventrale et du striatum de notre appareil cérébral (selon les mécanismes hormonaux de nos circuits de récompense¹⁵). Mais cela ne réussit qu'exceptionnellement à infléchir significativement nos courbes ascendantes d'émission de gaz à effet de serre ou nos pratiques destructrices de biodiversité.

Si, au sein de nos médiarchies actuelles, l'attention politique se fait ainsi résorber dans le divertissement, alors c'est peut-être du côté d'authentiques « politiques de la distraction » qu'il faut espérer voir surgir des alternatives radicales – dont la distraction effondriste pourrait servir d'emblème. Leur formule pourrait se condenser de la manière suivante : dès lors que toute attraction attentionnelle de masse se fait happer par les attracteurs médiarchiques qui intègrent nos multiples besoins et désirs selon les dynamiques extractivistes du profit financier, avec pour effet de contracter ces besoins et ces désirs autour d'agendas prétendument communs mais pratiquement écocidaire, *les politiques de la distraction s'efforcent de nous extraire des attracteurs extractivistes en opposant à la contraction financière de nos désirs la diffraction solidaire de nos besoins*. Une telle formule – que la dernière section de mon propos s'efforcera de déplier à partir d'un texte de Kracauer – s'accompagne d'un corollaire : reconsidérer notre existence actuelle à la lumière de la perspective effondriste constitue une porte d'entrée privilégiée dans les politiques de la distraction.

Pour une culture de la distraction

On peut tirer du texte de Siegfried Kracauer intitulé « Le culte de la distraction¹⁶ » – mis par Paul Sztulman et Dork Zabunyan au cœur de la réflexion proposée par ce volume – une thèse de la plus haute importance pour compléter les biais et les lacunes des discours concentrationnistes. Cette thèse peut se condenser dans la formule suivante : *la distraction constitue le mode d'appréhension le plus approprié à l'effondrement dispersif qui caractérise nos modes d'existence sous l'hégémonie du capitalisme extractiviste*. Dans cet article de 1926, Kracauer reproche aux spectacles de son époque de ne pas distraire assez radicalement les multitudes qui s'amassent dans les salles de cinéma berlinoises : « au lieu d'admettre l'effondrement dispersif, qu'ils auraient pour tâche de représenter, [ces spectacles] recollent les morceaux après coup, et les présentent comme des créations organiques » (62). Le théoricien en appelle au contraire à des dispositifs attentionnels capables de « viser

¹⁵ Voir sur ce point Sébastien Bohler, *Le bug humain. Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher*, Paris, Robert Laffont, 2019.

¹⁶ Siegfried Kracauer, « Culte de la distraction. Les salles de spectacle cinématographique berlinoises (1926) », in *Le voyage et la danse. Figures de villes et vues de films*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1996, p. 57-63. Ici aussi, je me suis permis de réviser la traduction.

radicalement à une distraction (*Zerstreuung*) qui montre à nu l'effondrement dispersif (*Zerfall*) au lieu de le dissimuler ».

Ce que dénonce Kracauer dans la société des spectacles dont il observe les transformations, ce n'est ni la perte d'une intégrité originelle, ni la dispersion imposée par des divertissements nous projetant dans les plus superficielles des apparences extérieures (*Äusserlichkeiten*). Ce qu'il condamne, c'est la fausse unité centripète imposée par les prétentions artistiques d'un esthétisme réactionnaire, qui « couvre de draperies » ce que la distraction a de plus « significatif » (*sinnvoll*), en ce qu'elle nous confronte à « la multitude d'extériorités » qui nous sollicitent (*ein so äusserliches Gemenge*), à « l'immaîtrisable enchevêtrement de notre monde » (*das unbeherrschte Durcheinander unserer Welt*) et à la virtuosité d'« improvisation » que ce « désordre de la société » (*die Unordnung der Gesellschaft*) exige de nous (61).

On le voit, c'est déjà explicitement en termes d'effondrement que Kracauer fait l'éloge politique de la distraction en 1926. Non seulement le désordre social est décrit comme tendu dans l'anticipation d'un « inéluctable coup » (*notwendige Umschlag*) qui le bouleversera, non seulement la distraction berlinoise est hantée par « la pensée qu'un jour, sans crier gare, tout va éclater » (61), mais le terme qui est le plus systématiquement associé par le texte à la distraction (*Zerstreuung*) désigne très précisément une chute désintégratrice (*Zerfall*), que j'ai choisi de traduire par « effondrement dispersif ». Là où l'imaginaire francophone nous fait imaginer l'effondrement sur le mode d'un immeuble s'écroulant verticalement sur ses fondations dynamitées¹⁷, là où l'imaginaire anglophone (*collapse*) explicite étymologiquement que tout va s'écrouler (*lapsus*) ensemble (*cum*), le *Zerfall* partage avec la *Zertruung* le même préfixe (*zer-*) qui rapproche la distraction de la dispersion : au lieu de s'écrouler sur elles-mêmes, nos pulsions existentielles se disjoignent – mais peut-être aussi se disséminent de façon fertile – selon une dynamique essentiellement centrifuge.

Pour Kracauer comme pour Benjamin, la distraction ne relève pas d'un déficit. Elle ne fait pas l'objet de lamentations nostalgiques, regrettant un âge d'or d'intégrité, d'authenticité et de présence à soi corrodées par les méfaits de la modernité. Pour autant « qu'elle ne devienne pas à elle-même son propre but » (61), la distraction constitue le mode d'appréhension le plus adapté à la vérité profonde de notre monde superficiel, disparate, hétérogène, dispersé. En tentant d'analyser les enjeux du culte de la distraction qu'ils observent autour d'eux, les deux auteurs en appellent à une véritable *culture de la distraction*. Une culture active dans laquelle les arts – au premier rang desquels ce nouveau média qu'est à l'époque le cinéma – ont à effectuer une tâche de formation, de construction (*Bildung*) de nouvelles capacités perceptives.

À l'heure où nos attentions sont assiégées par des ciblage algorithmiques de plus en plus finement focalisés sur nos adresses IP, cette culture de la distraction implique sans doute cette « confiance dans la maladresse » dont le philosophe Michel Vanni a fait le fil rouge de sa réflexion sur une politique qui ne relève pas (seulement) d'une dopamine des multitudes¹⁸ : les plus précieuses réponses à nos problèmes les plus urgents sont sans doute celles qui déportent (*dis-trahere*) nos gestes loin des questions qui nous sont adressées, et vers lesquelles nous ne tendons souvent (*ad-tendere*) que comme le papillon vers la flamme.

Extraction vs. distraction : deux modes d'habit(u)ation

Aujourd'hui comme alors, le principal défi des nouvelles formes de médialité est d'aider à construire des capacités perceptives permettant d'habiter l'architecture toujours plus

¹⁷ Sur cet imaginaire, voir l'article de Grégory Chatonsky, « Effondrement et extinction », <http://chatonsky.net/effondrement-et-extinction/>.

¹⁸ Michel Vanni, *L'adresse du politique. Essai d'approche responsive*, Paris, Cerf, 2009.

intriquée, toujours plus extériorisée et toujours plus éphémère de nos enchevêtrements socio-écologiques. J'ai suggéré plus haut que l'effondrissement pouvait emblématiser un mouvement d'exfiltration de la *polis* extractiviste, au nom d'une distraction pouvant être considérée à la fois comme la plus radicalement politique et comme la plus radicalement négatrice de la politique-dopamine. Il n'était bien entendu pas question de prôner la fuite individualiste dans les bois, les fermes ou les bunkers, avec d'amples réserves de boîtes de conserves et de munitions – selon un courant survivaliste minoritaire parmi les sensibilités effondristes francophones. Il s'agit plutôt de se (re)demander *ce qui nous fait réellement et soutenablement tenir ensemble* – ce qui mérite de nous « contracter », au sein même de la diffraction solidaire de nos besoins et des multiples maladroises qu'elle suscite, et cela quelles que soient les extractions, attractions et distractions tissant nos enchevêtrements dispersifs.

Et à cet égard, les nouvelles médialités algorithmiques tissant nos futurs possibles ne sont peut-être pas tant à chercher dans la face publique des plateformes sur lesquelles se focalisent les discours déplorant la crise de l'attention (Facebook, Google, YouTube, Twitter, Instagram, etc.), mais davantage dans l'alternative qui est à peine en train d'émerger entre deux modalités de valuation de nos activités¹⁹. Cette alternative mérite de se formuler dans les termes mis en place par Kracauer lorsqu'il ré-indexait l'opposition entre attention et distraction sur une opposition entre intégration (trompeuse) et dispersion (prometteuse).

D'un côté, cinq siècles de colonisation capitaliste et quatre décennies de néolibéralisme nous font hériter d'une dynamique de valuation résolument extractiviste, où la diversité de nos activités se trouve officiellement promue (par le dogme de la « libre concurrence »), tout en étant effectivement subsumée sous l'impératif unique, totalitaire et tendanciellement homogénéisateur, d'un unique critère ultime (celui du profit actionnarial). Ce sont ici les algorithmes de trading à haute fréquence qui emblématisent les médialités typiques de ce mode de valuation : des appareils de computation communiquent avec d'autres appareils de computation pour ajuster nos investissements selon une attention automatisée purement quantitative mise au service d'un critère d'intégration unidimensionnel.

D'un autre côté, les efforts de réappropriation sociale des systèmes de blockchain ouvrent la perspective d'une coordination rendant justice à la dispersion de nos désirs et de nos valeurs, par le moyen de *smart contracts* émis de façon *ad hoc* à l'occasion de nos besoins collaboratifs infiniment différenciés. Les appareils de computation sont ici mis au service de valuations multidimensionnelles, sans chercher à imposer ni une unité de façade, ni un classement intégrateur aligné sur un méta-critère hégémonique²⁰. La « multitude d'extériorités » évoquée par Kracauer trouve alors à s'enchevêtrer de façon coordonnée et contract(u)alisée, quoiqu'« immaîtrisée », respectant ce précieux « désordre de la société » que la distraction est mieux à même de gérer que l'attention concentrée.

On voit ainsi s'esquisser deux types d'habitation (*Wohnung*) et d'habitudes (*Gewohnheit*) au sein de ce que Walter Benjamin caractérisait comme le mode tactile d'attention architecturale (distraite), par opposition au mode optique de la contemplation concentrée. Le capitalisme globalisé entérine des *habit(u)ations extractivistes* qui colonisent le monde en termes d'usage (*Gebrauch*) et d'affordances, attirant tout à soi (à commencer par l'attention d'autrui) pour en tirer profit, analysant nos milieux vitaux en fonction des ressources qu'ils peuvent mettre à notre service, sans avoir égard aux fonds restant en arrière-plan des figures (généralement chiffrées) qui en sont extraites. Ces *habit(u)ations extractivistes* dominent aussi bien, à l'échelle la plus ténue, l'apparente « normalité » de nos

¹⁹ Sur le lien intime et proprement constituant entre attention et valuation, je renvoie au chapitre 7 de mon ouvrage *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014, ainsi qu'au numéro spécial « Arts cent valeurs » de la revue *Multitudes* n° 57, 2014.

²⁰ Voir sur ces questions le dossier « Dériver la finance » publié dans le n° 71 (2018) de la revue *Multitudes*.

pensées neurotypiques²¹ que, à l'échelle la plus large, l'intégration planétaire de nos activités productives à l'aune de la finance numérisée, en passant par les innombrables « draperies » grâce auxquelles nos spectacles couvrent le chaos du monde sous les couleurs d'une rassurante mais illusoire unité.

En compléments indispensables et en contrepoisons (davantage qu'en substituts) à ces habit(u)ations extractivistes, les éco-politiques de la distraction requièrent des *habit(u)ations dispersives* restant à l'écoute distraite des bruits de fond, pour ajuster nos gestes à nos milieux par le bien-être immédiat d'entrer en résonance avec eux, plutôt que comme un moyen calculé d'en retirer des profits médiats. Ce que démontrent tragiquement les menaces croissantes d'effondrement civilisationnel, c'est qu'habiter un milieu exige davantage qu'être à l'affut des affordances que ce milieu présente. Des écopolitiques de la distraction sont indispensables pour cultiver notre sensibilité tactile (architecturale) aux fonds dont se nourrissent les figures que notre attention extrait de nos milieux. Peut-être qu'un effondrisme dispersif, pacifiste, pacifié et pacificateur, tolérant envers ses maladresses, esquisse l'attitude la mieux à même de frayer des possibilités de vie désirablement distraites dans les ruines du capitalisme extractiviste²².

²¹ Erin Manning & Manning Massumi, « Vivre dans un monde de textures. Reconnaître la neurodiversité », *Chimères*, n° 78, 2012, p. 101-112.

²² Cf. Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vie dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2018.